

L'ÉPOQUE

Les mille

Stephan de  
han



L'ENTRETIEN

# vies



ON CONNAÎT  
SON CHARISME,  
SES CHANSONS.  
MOINS L'HOMME  
QUI COMPOSE  
STEPHAN EICHER.  
RENCONTRE  
INTIMISTE AVEC  
LE SEXAGÉNAIRE  
À LA MÉLANCOLIE  
LUMINEUSE QUI  
CÉLÈBRE SES 40 ANS  
DE CARRIÈRE

par Emilie Veillon  
photos: Vincent Calmel  
pour T Magazine  
maquillage: Julia Veillon

# Eicher



R

Rencontrer Stephan Eicher, c'est comme voir défiler en un visage des dizaines de moments furtifs de sa propre vie. Revoir les dimanches matin devant les vidéoclips de la Télévision suisse romande, lui, se roulant par terre en chantant *Combien de temps*. Ressentir de nouveau la mélancolie qui serrait la gorge sur l'album *Carcassonne* en 1993 et ses titres *Baisers orangeux*, *Manteau de gloire*, *Rivière*. C'est se remémorer aussi, avec la nostalgie des étés d'insouciance, le dandy à canne à pommeau et moustache à épis qui embrasait à deux reprises la Grande Scène de Paléo sous une pluie torrentielle l'an dernier.

Stephan Eicher nous rend un peu fiers d'être Suisses. On connaît ses chansons. Son charisme. Son allure d'un autre siècle. Son accent qui fait sourire. Sa manière élégante d'éviter les «r» dans ses chansons françaises. Mais on sait finalement assez peu de choses sur lui. Car il faut bien chercher.

Croiser des interviews dans toute la presse francophone, pour reconstituer un portrait. Celui d'un artiste, auteur, compositeur et interprète en perpétuelle recherche. Sur différents plans parallèles. Un homme engagé, fidèle et fédérateur. Un Bernois qui semble avoir vécu mille vies depuis sa naissance à Münchenbuchsee, le 17 août 1960.

S'il grandit entre musique (père violoniste) et art (il essaie la photographie, la vidéo, le cinéma), c'est en jeune punk révolté aux compositions avant-gardistes qu'il se met à briller dès l'adolescence avec son premier groupe, The Noise Boys, puis Grauzone avec Martin, l'un de ses frères. Deux rencontres vont le propulser au sommet: le manager Martin Hess, et l'écrivain Philippe Djian, qui signe les paroles de ses plus grands succès. Deux décennies prolifiques s'ensuivent. Jusqu'à cet album, *L'Envolée*, en 2012, qui marque le début d'un long conflit avec sa maison de disques. Pression de créer, budgets coupés, contrôle sur tout... il refuse la nouvelle donne, s'enlise dans un combat d'avocats et se retrouve «prisonnier». Sans autorisation de publier de nouvelles chansons, il peut uniquement tourner son répertoire et l'adapter, ce qu'il fait avec les Automates puis avec la fanfare Traktorkestar sur l'album *Hüh!*. Trêve arrivée, l'album *Homeless Songs*, rempli de messages dirigés, *Si tu veux (que je chante)*, *Toi et ce monde*, est sorti l'automne dernier.

On le rencontre fin août à Genève, dans une grande propriété, où, pieds nus, il réalise une série de petits concerts pour un événement privé, juste après avoir enregistré le clip vidéo de son dernier single, *Ne me dites pas non*, à Gimel (VD). Par une série d'heureux hasards, ma sœur le maquille. Mon frère le filme. Une fratrie au complet met en lumière l'artiste qui vient de fêter ses 60 ans et ses 40 ans de carrière.

**On vous retrouve dans ce domaine rural entouré de musiciens et d'artistes. Que pouvez-vous nous en dire?** Je prépare une série de spectacles assez complexes, joyeux, légers, profonds, pour marquer mes 40 ans de scène. J'aimerais que ce soit un moment de respiration. Ajouter des couleurs

PAGE DE GAUCHE Pour ses 40 ans de scène, l'artiste alémanique prépare une série de concerts-spectacles avec des acrobates, des animaux, un quatuor à cordes, une chorale...

dans mon kaléidoscope. Je vais me ruiner! Avec six batteurs de Bâle, des acrobates de cirque, mon groupe, des animaux, un quatuor à cordes et une chorale.

### Une manière de célébrer la vie en phase avec votre dernier single?

Oui, c'est important pour moi de marquer ce virage. J'ai beaucoup travaillé avec la mélancolie. C'est la première fois que je me la suis interdite et cela a donné la mélodie de *Ne me dites pas non*. Sur la pochette: une œuvre très positive de Sylvie Fleury. Nous venons de tourner le clip à la ferme école de théâtre et de cirque équestre Shanju, à Gimel, entourés d'animaux et d'acrobates. Je veux de la lumière dans ma vie maintenant.

### Vous venez de fêter vos 60 ans. La fête était belle malgré les restrictions sanitaires?

J'ai réuni la famille et les amis. J'ai eu besoin d'un peu de courage pour ce truc-là, parce que le prochain rendez-vous, c'est 70 ans. On se tenait à distance. Nous étions dehors, en Lavaux, un lieu qui m'a toujours procuré beaucoup d'émotions.

### Comment vous sentez-vous?

J'ai appréhendé le passage, mais le lendemain, tout était comme avant. Avoir 60 ans, pour un musicien, c'est déjà pas mal. Le rythme de travail, les nuits à dormir sur des banquettes de bus nous abîment. Comme la vie des chauffeurs de camion. Beaucoup d'amis sont partis. Étrangement, j'ai toujours voulu paraître plus âgé. Je me suis très tôt coloré des mèches en argent...

### Qu'auriez-vous envie de dire au jeune dieu qui déchaînait les pogos dans les années 1980?

J'étais un animal qui avait besoin de sentir, de toucher les gens, de déceler l'amertume ou la joie dans leurs yeux. Je le suis toujours, mais je remarque avec l'âge que cet art de lire les autres me rend blasé. Je ne deviens pas égoïste, mais je crois que si le cerveau est le lieu où l'humain se crée et se met en relation avec la réalité, il vieillit autant que le corps. J'ai la chance d'avoir des parents encore en vie. L'un d'eux est entré dans un monde dont je ne fais pas toujours partie. C'est tellement beau d'être vraiment là, face à vous, et de tout sentir, même les guêpes qui nous embêtent.

### Vous êtes toujours aussi fougueux, non?

Je reste un cheval qui se cabre malgré les douleurs physiques. J'ai la chance de m'énerver contre tout: les maisons de disques, la manière dont on traite les artistes. Je ne voudrais pas taper seulement pour taper. Heureusement, j'ai plein d'amis qui me donnent des coups de cravache, me disent: «Calme-toi, là, tu fais la diva» ou: «Tu deviens un vieux con.»

### Vous vivez à Aigues-Mortes depuis 2008, entouré de chevaux, de tomates, de canards... Avec un grand studio. Pourtant, pendant le confinement, c'est dans votre cuisine que vous nous avez conviés, alors que M se filmait dans son studio déluré et Patrick Bruel face à sa luxueuse cave à vins...

À la base, je voulais profiter du confinement pour retrouver mon studio et composer. Mais rien ne sortait. J'avais le souffle coupé, vous savez, comme quand on n'arrive pas à pleurer. L'arrêt total a été d'une violence inouïe. On s'est tellement

investis dans cette tournée des 40 ans. Elle devait démarrer en juin à Zurich. Puis en juillet, au festival des Vieilles Charrues, en France, le même soir que Céline Dion. Vous imaginez?

#### **La cuisine était un lieu sûr?**

Disons que face à ce futur qui n'existait plus, je me suis mis à cuisiner pour la famille. Je ne suis pas doué, mais j'y mets beaucoup de cœur. Je rêve de compiler un livre de recettes de musiciens, qui font avec leurs frigos désespérément vides! En rangeant le garage, j'ai retrouvé de vieux synthés vraiment minables avec des sons genre pianiste du Hilton. Je les ai installés près de la cuisinière et j'ai démarré ces vidéos. Ne pas voir le public, ne pas le sentir était démotivant. Mais j'ai tenu, parce qu'une infirmière m'a dit que c'était son plaisir en prenant sa douche avant d'y retourner.

#### **Ces instants furtifs étaient réconfortants, fédérateurs, c'est vrai...**

On a tous consommé de la culture. Regardé des séries. Écouté de la musique. Lu des romans. Notre âme a eu besoin d'être nourrie par autre chose que le téléjournal. Sauf que depuis le déconfinement, les artistes sont mis de côté. Je ne dis pas qu'on devrait nous payer, mais au moins un peu de reconnaissance! On vient de me dire que mon spectacle à l'Olympia prévu en novembre est maintenu avec deux fois moins de places. Qui va trier les chanceux parmi les spectateurs? J'ai proposé de faire deux shows d'affilée pour contenter tout le monde. Mais cela n'est pas une solution envisageable pour eux.

#### **Vous ne buvez pas d'alcool. Ne prenez pas d'antidouleur. Vous semblez avoir un regard cristallin sur les choses, la vie, les gens, la politique, les enjeux. Rien ne vient embrumer votre vision?**

Ma créativité et mes désirs sont des brumes. Je ne sais parfois pas où est le haut où est le bas. Le geste artistique est fou. Pour le reste, j'aime bien la réalité. J'ai fait beaucoup d'expériences avec le corps et l'esprit. J'ai observé ce qui se passe quand je bois. J'adore être saoul. J'adore l'effet de quatre verres de vodka à jeun avec des amis et faire de la musique tzigane. J'adore. Mais cela ne me rend pas heureux. Je me perds. C'est pareil avec la nourriture, le sucre, les cigarettes, les drogues. Je me regarde dans la glace et me dis: «T'es qui toi?» Alors je me préfère sobre, prêt à aller chanter avec des acrobates et des chevaux.

#### **On dit que l'alcool, le tabac et la viande font baisser le taux vibratoire. Vous êtes donc parfaitement aligné et au top de votre potentiel, pourrait-on dire.**

Ah, vous voyez, merci docteur. J'essaie vraiment de rester centré. J'ai fait tous ces choix par instinct, sans avoir lu quoi que ce soit. J'ai testé quelle nourriture me va: je ne mange plus de gluten, ni d'animaux intelligents. Bon, je garde un rituel: chaque 31 décembre, je fume et bois pour recommencer. Et le 1er janvier, je pue et j'arrête.

#### **Vous ne rêvez pas de voitures, sauf d'une Aston Martin, ni de voyages absurdes, comme aller à Barcelone pour boire une bière, par exemple. Qu'est-ce qui vous procure du plaisir?**

Les vrais amis, cela me rend dingue. L'art contemporain me nourrit et me coupe le souffle. Même si le marché devient absurde.

Avant, on construisait des musées pour héberger des œuvres d'art, maintenant on crée des œuvres pour les mettre dans des musées...

#### **Quand est-ce que vous avez retiré votre boucle d'oreille?**

Ah, vous avez remarqué? Cela date du documentaire sur les Yéniches en 2017. Cette population nomade suisse avec laquelle j'ai un quart de sang en commun. On m'a proposé d'utiliser ma notoriété pour mettre le film en lumière. J'ai une grande tendresse pour eux, mais je ne suis pas des leurs: je n'ai jamais vécu dans une roulotte, sauf à Paléo avant de monter sur scène! Au moment de m'asseoir pour faire de la musique avec eux, j'ai voulu rester discret et j'ai retiré l'anneau que je portais à l'oreille. C'est une sage décision, je crois. Avec cette boucle et ma barbe, j'avais l'impression de sortir d'une chanson de Bernard Lavilliers!

#### **Depuis quand n'avez-vous pas eu les cheveux courts?**

Mais ils sont courts maintenant. Non? Ah bon, alors quand j'étais punk. A l'époque de Grauzone. Pendant le confinement, j'avais les cheveux aussi longs que vous.

#### **On peut voir en vous un mousquetaire, un gitan ou un comte mystérieux qui aurait eu mille vies partout dans le monde. Qu'est-ce qui vous mettait le vent dans les ailes?**

Cela a commencé quand j'étais enfant. Je partageais une chambre avec l'un de mes deux frères et je déplaçais mon petit lit toutes les deux semaines. Pour changer l'horizon et la relation architectonique aux choses. Je suis curieux, même des choses sombres ou pas harmonieuses. Tout me fascine et j'adore apprendre.

#### **Vous avez habité plusieurs années dans des chambres d'hôtel pour une somme équivalente à deux maisons.**

Je ne me lassais pas de l'ambiance théâtrale des hôtels de luxe et j'adorais ne rien posséder. Je suis devenu propriétaire à 40 ans, lorsqu'il fallait des biberons et un lit qui ne bouge pas trop pour mon fils.

#### **Vous y avez même enregistré des albums dans les années 1990. «Carcassonne» à l'Hôtel de la Cité et «1000 Vies» à l'hôtel Costes de Paris bien avant qu'il devienne un lieu branché.**

«Ma créativité et mes désirs sont des brumes. Je ne sais parfois pas où est le haut, où est le bas. Pour le reste, j'aime bien la réalité»

Stephan Eicher



L'ÉPOQUE



À l'époque, on enregistrait en studio avec un ingénieur habillé en blanc qui allume et éteint le micro. Le son était très froid. Grâce à mon père qui tenait un magasin de radio-télévision, j'ai très vite compris ce qu'étaient les cassettes multi-pistes qui permettent de s'enregistrer plusieurs fois. Mon ancien manager, Martin Hess, très important pour moi à mes débuts, trouvait que mes bandes avaient une vraie émotion. Il m'a encouragé à créer des lieux et des machines à enregistrer ayant cette âme-là. À l'Hôtel de la Cité, par exemple, il y avait un bar immense en boiserie avec un son spectaculaire.

PAGE DE GAUCHE  
Stephan Eicher, capturé dans la campagne genevoise, où il est venu réaliser une série de petits concerts privés.

**Vous dites aimer faire des pèlerinages dans les lieux où vous avez vécu, comme une nourriture spirituelle.** Oui, sauf que cela devient triste. Beaucoup d'entre eux ont été rationalisés, se sont transformés. Comme Le Richemond. J'ai la chance d'avoir pour ami l'artiste John Armleder. J'étais un punk de 18 ans, fasciné par les squats genevois. L'après-midi, il m'invitait prendre le thé à l'hôtel, nous avions au moins trois ou quatre serveurs aux petits soins. Cela ne se fait plus. On peut dire que c'est lui qui m'a initié au goût du luxe.

**Vous changiez de lieu de vie, mais vous êtes resté fidèle en amitié et en amour, avec un parolier et une compagne depuis trente ans...**  
Oui, c'est vrai.

**Il y a seize ans d'écart entre vos deux fils. Vous êtes devenu une rock star juste après le premier. En quoi cet espace-temps a-t-il changé votre paternité?**  
J'espère que mes fils ne m'en voudront pas; ce n'est pas moi qui les ai cherchés, ils sont venus à moi. Comme des chansons, je suis assis là et je les reçois. J'essaie de m'occuper d'eux du mieux que possible dans ma vie de saltimbanque. Le premier a grandi à Zurich dans les années 1980. Le parc des drogués était à côté de son école. Il a appris le premier jour qu'il ne fallait pas toucher les seringues. Il pense encore aujourd'hui que c'était une super école.

**Vous avez donc deux familles?**  
Oui. Avec ma compagne de l'époque, malheureusement, je n'ai pas tenu. Mes fils, Carlo et Raphaël, ne portent pas mon nom. Ils ont leur vie, leur personnalité. Ils ont grandi très éloignés, mais se sont retrouvés en Camargue pendant le confinement. Je leur laisse la maison parce que je vais passer ces prochaines années à bouger. La mère de Carlo s'est installée là-bas aussi. Ils m'envoient des photos d'eux dans la nature. C'est beau de les savoir ensemble. Comme une seule famille.

**Loin de rester au trio classique – guitares, batterie et piano –, vous explorez sans cesse un registre inouï d'instruments. Des cornemuses aux harpes, en passant par les automates, les fanfares, les tambours d'Afrique ou les instruments à cordes moyenâgeux.**  
Ça va se calmer. Vraiment.

**Pour en rester à quoi?**  
J'y réfléchis beaucoup ces jours. Je rêve – mais ça, c'est vraiment un scoop – d'un ou deux anciens synthés ou boîtes à rythme

qui se transforment en piano un peu saoul. J'adore aussi les guitares bon marché. Trouver des modèles à 200 francs. Elles sont comme des chevaux qui se cabrent, difficiles à manier, mais elles ont un truc unique, une âme. J'oscille toujours entre une vision artistique trop petite ou trop grande, minimaliste ou exagérée. Ainsi, je reste en mouvement.

**Comme dit votre ami Antoine de Caunes, vous remettez toujours le principe en jeu.**

Je peux me nourrir toute la journée d'idées musicales et artistiques. Et je continue de m'émerveiller. Je travaille ici avec une danseuse étoile pour la première fois. Ma vie sera trop courte pour matérialiser toutes ces pensées, mais bizarrement ce constat me rend heureux. C'est joli ça, non?

**Je suis tombée sur une vidéo de l'émission «Tous vos amis sont là», sur France 3, en 2010, consacrée à Antoine de Caunes, grâce à qui Philippe Djian s'est mis à écrire pour vous. Philippe Djian parle, vous chantez, «Tu ne me dois rien», l'une de ses premières chansons. L'hommage est émouvant, et on capte l'alchimie de votre duo créatif. Comment a-t-il vécu toutes ces années sans nouvel album?**

Il a continué d'écrire. Et moi de composer. Pour le plaisir et pas pour une maison de disques. Mais pendant le confinement, on a arrêté, c'était bizarre. On s'y est remis seulement vers la fin. Je ne suis pas sûr que ces pièces sortiraient, car elles n'ont ni début, ni fin, ni milieu. Je retrouve aujourd'hui mes musiciens après quatre mois de séparation. Philippe n'a pas pu nous rejoindre ici et cela me rend triste.

**Où en êtes-vous avec votre maison de disques?**  
J'ai pu faire mes deux derniers albums (*Hüh!* et *Homeless Songs*) comme je l'entendais en respectant les budgets. Mais ce n'est jamais simple. Je voulais lancer le single *Ne me dites pas non* juste avant l'été. Etant donné que Polydor a refusé, je l'ai fait en auto-production. Vous le découvrirez bientôt.

**A ce propos, vous qui posez un regard très critique sur l'évolution de l'industrie du disque, pensez-vous que de nouvelles manières de financer la musique vont émerger? Il y a tellement de choses qui se réinventent dans l'urbanisme, l'agriculture, l'alimentation...**

Absolument. Les maisons de disques vont disparaître, tout comme les voitures motorisées, c'est inévitable. J'étais à Paris récemment, et j'ai failli me faire écraser par un vélo en sortant du barbier. Paris devient la ville du vélo. Qui l'aurait cru? Une solution pourrait être que le peuple finance la musique, même s'il ne la consomme pas toujours, simplement parce qu'il a envie qu'elle existe. Ce serait une sorte de communisme post-capitaliste!

**Que peut-on vous souhaiter?**  
Que je puisse... je ne sais pas. C'est trop mélancolique, ma réponse. Sentez ce vent d'été qui commence à entrer dans nos vêtements. C'est le top, il n'y a pas mieux que ça. En fait, tout ce que je pourrais vous répondre, là, ce sont mes prochaines chansons. Pour le reste, je crois que je suis comblé. ■